

AU CIRQUE MOLIER

POUR L'ŒUVRE DE VILLEPINTÉ

La saison parisienne se terminera, cette année, sous les plus brillants auspices. Cette grande dame, à l'âme si française, la duchesse douairière d'Uzès, qui ne semble se réjouir qu'autant que les déshérités auront leur part des joies des heureux de ce monde, avait convié hier au soir tout ce qui a un nom dans le Paris mondain à assister à une représentation de gala, au cirque de la rue Benouville, gracieusement mis à sa disposition par son aimable propriétaire, M. Molier.

A vrai dire, ce que nous avons vu, hier, n'est que le prélude de la représentation qui aura lieu samedi prochain, au profit des jeunes filles poitrinaires du domaine de Villepinte.

Mme la duchesse de Luynes présidait cette fête ultra-select en l'absence de sa mère, Mme la duchesse d'Uzès.

Mon collaborateur Tout-Paris a donné, hier, aux lecteurs du *Gaulois*, un aperçu de l'éclat qui entourera cette brillante manifestation sportive.

Dès neuf heures, le coquet établissement de M. Molier est archi-comble. Impossible de rêver réunion plus élégante; que de jolies femmes, que de toilettes exquisées ! Tout l'armorial de France est là; elle n'a pas manqué à ce rendez-vous, notre grande aristocratie dont plusieurs membres ont, l'an passé encore, sacrifié leurs vies au service de la charité. Voulez-vous des noms ? Au hasard de la lorgnette, aperçu :

Comtesse de Castellane, vicomtesse Vilain XIII, duchesse Féry d'Esclands, comtesse d'Handricourt, comtesse de La Tour, comtesse de Bourcier, baronne Saillard, comtesse de Cathelineau, Mme de Saint-Léger, comtesse de Lucotte, Mmes de la Noue, de Grancey, Caze de Caumont, d'Espaigne, etc., etc...

Parmi les habits noirs :

Comte de Castellane, vicomte Vilain XIII, duc Féry d'Esclands, colonel de Lestapis, comte Potocki, comte de La Chapelle, vicomte de Cholet, baron d'Aimery, baron La Caze, Louis Bonaparte-Wyse, baron de Heeckeren, comte de Launay, comte de la Roche, MM. Guy de Teramont, Ouzille-Gallice, comte de Beauregard, MM. Récopé, docteur Piogey, Henri Rochefort, toujours jeune et nullement ému de sa grande exécution par les révolutionnaires du Tivoli-Vaux-Hall.

D'après ce que nous avons vu à cette répétition générale, M. Molier nous réserve pour samedi un programme plein de promesses, composé de dix-sept numéros, dont plusieurs inédits. Nous ne résistons pas au plaisir de citer : un merveilleux cheval dressé en haute école et présenté par M. Molier avec la maestria que l'on sait; exercices de corde romaine et de trapèze, par MM. Tridon et Theuveny, deux amateurs qu'envieraient bien des professionnels; une amazone fantaisiste pour laquelle la voltige n'a pas de secrets; un sauteur dans le travail du célèbre Higgins qu'aucun obstacle n'effraie; chaises, tables, voire même un chameau; un assaut de boxe anglaise entre le docteur Henriquez de Jubeiria et M. Lucien Robert, qui ont éprouvé le besoin de se rafraîchir pour l'exercice de ce sport ultra-britannique.

M. Molier, qui est en même temps un novateur original, nous a offert deux clous sensationnels.

1^{er} Deux chameaux présentés en double haute école, l'un monté en amazone par Mlle Allarty, l'autre monté à califourchon par Mlle Benett, passage, pas espagnol, sauts de claies, en un mot toute la lyre de la haute école, et, pour compléter l'originalité du numéro, un immense régime de bananes à été offert à nos deux héroïnes en guise de bouquet.

2^o Pour clôturer ce merveilleux programme, différents fragments d'opérettes chantés par la comtesse de Pethion sur son cheval Fontenoy, secondée par le chansonnier Tiercy qui lui donnait la réplique, en selle sur son cheval Forban. Gros succès de fou rire.

Toutes nos félicitations à MM. de Sainte-Aldegonde, régisseur général; de Beauregard, de Beauchamp, Couvreur, Bayard, Chary, et le docteur Dieudonné, commissaires, qui ont fait preuve d'un tact exquis dans leurs délicates fonctions.

En somme, excellente soirée pour tout le monde et surtout pour les pauvres petites poitrinaires de Villepinte dont la recette de samedi assurera l'avenir. Chacun a fait son devoir. Merci à tous ceux auxquels cette fête de gala fournit l'occasion de prouver une fois de plus que l'élite de la société parisienne ne se fait jamais prier quand on fait appel à sa générosité pour soulager les affligés.

L. Chauvot Le Goff

MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — La *Cloche du Rhin*, drame lyrique en trois actes, de MM. Montorgueil et Gheusi, musique de M. Samuel Rousseau.

Je n'ai, personnellement, que de la sympathie pour les auteurs du poème de la *Cloche du Rhin*, dont l'un, M. Gheusi, a signé dans le *Gaulois* des chroniques hautes en couleur. L'auteur de la musique, M. Samuel Rousseau, jadis maître de chapelle à l'église Sainte-Clothilde alors que l'illustre César Franck y tenait le grand orgue, a déjà produit nombre de compositions de l'ordre profane et de l'ordre sacré et, juge, au journal *L'Eclair*, les œuvres de ses confrères. Ce me serait une joie de pouvoir répondre par un applaudissement sans réserve au carillon de la cloche mise en branle, hier soir, à l'Opéra. Mais sous aucun prétexte je ne dirais autre chose que ce que je pense — et je ne pense pas que la *Cloche du Rhin* soit un bon ouvrage.

On a fait paraître, ici même, le résumé de l'action. Je n'aurai donc qu'à rappeler sommairement les faits essentiels. Hatto, roi de la Germanie primitive, en guerre avec un roi chrétien, s'est vu refouler jusque dans son burg en ruines, sur un rocher abrupt dominant le fleuve. Auprès du château s'élève un monastère de vierges consacrées au Seigneur et qu'on s'étonne de rencontrer à cette place, respecté du fanatisme des sectateurs d'Odin. Sa fondation semble, d'ailleurs, remonter à une date lointaine, puisque une légende s'attache à certaine cloche mystérieuse, suspendue au faite de l'église. Chaque fois que le bronze en résonne, un prince de la famille des rois du pays doit mourir. Dès l'abord, je ne puis m'empêcher de trouver l'origine de la légende bien confuse et la juxtaposition des idées païennes et des superstitions chrétiennes, en de telles conditions et sur le terrain neutre de cet étrange moultiers, difficilement admissible. L'invention légendaire ne confère tous les droits au poète que si le point de départ a été logiquement établi.

Toujours est-il que le vieil Hatto, presque abattu, n'espère plus rien que de la jeunesse de son petit-fils Konrad et, par surcroît, les lugubres vibrations frappent constamment son oreille. A ce moment, des soldats conduisent au burg une captive blonde, vêtue de blanc, le visage extasié. Elle se nomme Hervine; elle est religieuse au moultiers; elle est au courant de la légende; elle sait même que la cloche qu'entend seul celui-là dont elle annonce la fin, a résonné pour le vieillard. Comment a-t-elle eu cette révélation ? De qui tient-elle sa mission d'évangélisatrice imprévue, chargée d'appeler au culte du vrai Dieu celui dont l'heure approche ? Les auteurs n'ont pris aucun soin de déterminer les relations entre le réel et le surnaturel. Ce n'est pas ainsi qu'on intéresse le spectateur aux mystères qui s'accomplissent.

Hervine s'exprime en discours vagues et sa beauté, comme on le devine, fait coup de foudre dans le cœur de Konrad. Hatto rugit de colère, venge la captive à l'immolation druidique, perceit de nouveau les ténements fatidiques et meurt. Le drame va se nouer, maintenant, entre la vierge chrétienne et le jeune roi du Rhin. Une seule indication psychologique est à retenir de cette exposition : l'amour soudain de Konrad pour Hervine. Tout l'intérêt de la suite dépend du parti qu'on tirera de cet amour et de l'influence que pourront avoir sur lui les événements antérieurs.

Au second acte, le jeune homme se déclare; la religieuse, profondément troublée de ses accents, lui céderait si, d'une façon trop opportune, l'écho des prières du convent ne montait jusqu'à elle. En même temps, les Chrétiens s'apprentent à donner l'assaut au château. Konrad se précipite avec ses guerriers. Du haut des remparts, la druidesse Liba suit les péripéties de la bataille. A son instigation Hervine est jetée dans le fleuve en holocauste aux dieux de la Germanie. Finalement, les fils d'Odin sont victorieux; le monastère est livré aux flammes et la cloche maudite va rouler sous les vertes eaux du Rhin. C'est de la sorte qu'on nous ramène au souvenir de la légende initiale. L'action se développe surtout en extériorités. La tragédie intérieure demeure à peu près nulle. Tout est mouvement superficiel. L'émotion ne jaillit point.

Nous voici fort près du dénouement. Hervine morte, Konrad a fui dans la solitude. Il erre au bord du fleuve, appelant à grands cris sa bien-aimée. Ses vassaux, guidés par le chef Hermann et la prophétesse Liba, viennent en procession pour égorger des prisonniers sur un autel de pierre. Le petit-fils de Hatto s'oppose au sanglant sacrifice. Dans la lutte qui s'engage, il est blessé. La foule abandonne ce lieu désormais impur et, parmi le silence, le nom d'Hervine sort, comme une invocation suprême, des lèvres du mourant. Un rayon de lune argente les flots. La martyre, en sa robe virginale, se lève du gouffre vert et nous assistons aux mystiques épousailles de la blanche victime et du descendant des héros du Nord.

Que ce poème manifeste des tendances à la poésie et des aspirations à la grandeur, j'y consens. Mais c'est trop peu que des aspirations et des tendances. L'antagonisme de deux religions ou le choc de deux races ne se peut utilement — c'est-à-dire fortement — traduire au théâtre que par l'intermédiaire d'un drame intime, très psychologiquement étudié, où tous les éléments actifs s'incarnent et s'accusent en pleine lumière. Il faut de plus, quand il s'agit d'un drame lyrique, que les grandes influences morales, les idées, les croyances dominant les hommes ne soient pas seulement verbalement exprimées, mais soient nettement et continuellement mêlées à l'action.

A ce prix les déductions motivales seront claires et l'œuvre prendra toute sa valeur. Or, nous venons de constater : 1^o que le conflit des religions demeure, ici, très confus; 2^o que le drame intime est réduit au minimum; 3^o que le caractère légendaire surnaturel n'est qu'une superposition assez artificielle et intermittente. J'en conclus que la *Cloche du Rhin* peut être nommée une succession de tableaux, une cantate dramatique ou un opéra romantique. Ce n'est pas un drame lyrique assurément.

Et ces vices de conception et de construction s'accroissent par la musique. Dès lors que la déduction psychologique n'est pas très rigoureuse et serrée de très près, que l'esprit de la légende n'a pas pénétré les personnages et que les prétendues influences supérieures n'interviennent guère qu'à l'état de moyens pittoresques, la série des leit-motifs perd le meilleur de sa puissance expressive. Ces motifs apparaissent et disparaissent : ils ne se lient pas étroitement par un lien sensible et nécessaire. On a reconnu, par exemple, que les croyances relatives à la cloche n'ont de véritable effet qu'au premier acte et uniquement sur Hatto. L'action du second acte est, en somme, nouvelle et, tout bien envisagé, absolument en dehors de l'idée de la cloche mystérieuse.

Faute d'un meilleur dispositif, permettant de tout unifier et de procéder par franches et ininterrompues déductions, le musicien est obligé de s'en tenir, ou à peu près, aux motifs caractérisant les personnages. Mais, en bonne logique wagnérienne, les personnages ne sont décisivement caractérisés que par les mélodies représentatives des idées, des sentiments et des forces auxquels ils obéissent. Seules ces mélodies sont expressivement et indéfiniment transformables au cours des situations. Le développement fondé sur les autres finit par n'être qu'une suite d'exercices symphoniques. C'est là, pour moi, le défaut capital de la partition de M. Samuel Rousseau.

L'artiste, incontestablement, sait son métier. Certaines parties de son œuvre sont habilement écrites. En outre, il vise à l'épanouissement mélodique, ce dont je lui fais éloge. Malheureusement, son invention manque de couleur et son orchestration laisse à désirer de la souplesse. On passe de trop de vide à trop de bruit. L'homogénéité sonore ne se constitue pas.

Tel est cet ouvrage en ses lignes d'ensemble. La direction de l'Opéra en a confié les rôles au ténor Vagnel, qui personnifie Konrad; à MM. Bartet et Noté, deux barytons à la voix robuste, interprètes du roi Hatto et du chef Hermann; à Mme Héglon, en qui s'incarne la druidesse Liba et à Mlle Ackté, charmante sous la robe blanche d'Hervine, mais dont le frais organe est peut-être soumis à une trop rude épreuve. Il m'a semblé que les chanteurs marquaient un penchant regrettable à forcer leurs notes et même à crier. Le décor du troisième acte, sorte de panorama nocturne de la vallée du Rhin, est vraiment poétique. On sort de la représentation sur le souvenir d'un beau tableau.

Fourcaud

Blancheur diaphane des mains par la *Pâte des Prélats*, qui blanchit et adoucit la peau. *Parfumerie exotique*, 35, rue du Quatre-Septembre. 5 fr. 50 fl.

Exigez le Cherry-Brandy Rocher frères.

Très recommandé.
Fleurs de deuil de E. Lion.
Les plus appréciées pour convois, services annuels :
Quatre couronnes, une croix, 100 francs.
Fleurs naturelles ou artificielles.
Expéditions franco et garanties en province.
Adresse télégraphique : Lion, fleurs, boulevard Madeleine, Paris.
Téléphone 247.89.